

Fiction

Numéro 79, été 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20827ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2000). Compte rendu de [Fiction]. *Nuit blanche*, (79), 13–31.

NICOLAS LE FILS DU NIL
Mona Latif-Ghattas
Trois, Laval, 1999,
195 p. ; 20 \$

Née en Égypte en 1946, Mona Latif-Ghattas a quitté son pays pour cette « terre d'érables et de neiges » en emportant le Nil dans ses bagages. Elle vit à Montréal depuis 1966, très présente parmi les écrivains. Ce texte a été écrit en 1979 et publié au Caire en 1985, à compte d'auteur, pour soutenir la construction d'une maison de retraite pour les aînés demeurés seuls, après l'émigration de leurs enfants à travers le monde. Une cinquantaine d'exemplaires avaient été diffusés au Canada. En 1999, les éditions Trois publient cette nouvelle édition du texte original, augmenté d'une courte postface. C'est l'histoire d'une lignée familiale, dont un fils s'appelle Nicolas toutes les deux générations. Après des jours florissants, l'avenir de l'Égypte bascule. Le roi Farouk part vers l'Italie. Les Anglais quittent le canal de Suez. Les Israéliens font la guerre, on doit défendre les frères arabes. Nasser décide de rendre le pays au peuple et c'est la révolution. Les scellés sont mis sur les portes de l'usine de tissage de Nicolas ; elle appartient dorénavant aux ouvriers. Comme beaucoup d'autres, la fille de Nicolas part vers un pays lointain. Après la mort de Nicolas, son épouse prend la relève de l'usine. Elle rejoindra enfin ses enfants sur la terre des neiges.

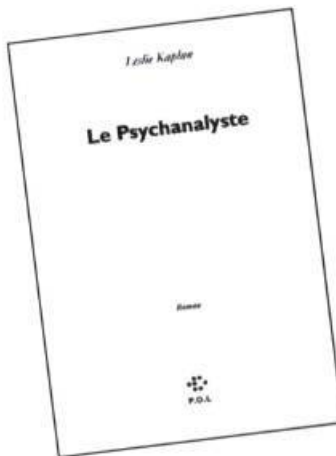
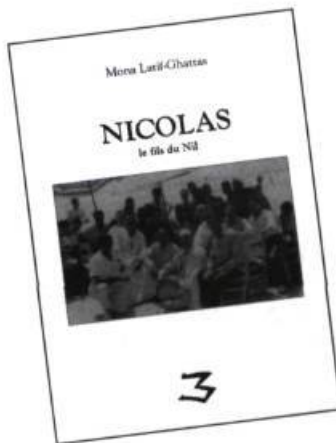
L'écriture de Mona Latif-Ghattas est tout imprégnée de poésie, le récit se développe comme une longue mélodie. Y reviennent de petites phrases, que l'écho reprend comme un refrain lancinant. On découvre la patrie d'origine, ses coutumes, comme autant de reflets de la douceur de vivre dans ce pays. À chaque naissance, le père offre un bijou à la femme qui le range dans un coffret ;

pour les garçons seulement, il fera peindre une feuille accrochée à sa branche de l'arbre généalogique. Nicolas devra user sept paires de chaussures à suivre Joe, avant de pouvoir l'épouser. Les fruits marquent les saisons ; les oranges l'hiver, puis les abricots, les mangues et enfin, les dattes à l'automne. Après la mort de Nicolas, les ouvriers de l'usine feront pousser leur barbe pendant 40 jours. Il faut prendre le temps de lire lentement, de reprendre souvent le texte, de se laisser peu à peu pénétrer par les mots pour en saisir tout le poids humain.

Monique Grégoire

LE PSYCHANALYSTE
Leslie Kaplan
P.O.L., Paris, 1999,
463 p. ; 34,95 \$

Des personnages singuliers, comme nous en sommes tous en quelque sorte, un psychanalyste à l'attention flottante, avec ses « Oui ? » et ses « Mmm », une auteure qui découpe son texte en un chassé-croisé de récits qui pourraient presque se lire comme des nouvelles... bref, *Le psychanalyste*, troisième tome d'une trilogie, est un livre un peu long mais étonnant. Ce que Leslie Kaplan arrive à rendre, dans cet assemblage peu commun de textes, c'est l'unicité des êtres. Par petites touches, comme des séances d'analyse bien ponctuées, elle nous donne à lire des tranches de vie qui, comme dans une psychanalyse ou un photomontage, nous montrent les personnages sous différents aspects. Passablement différents, Eva, Josée, Louise, Jérémie, Édouard et les autres, pourtant, se ressemblent. Ils cherchent tous, chacun à sa manière, à vivre avec leurs contradictions et à atteindre cette part de soi qui peut prendre les commandes et se diriger du côté de la vie.



chanalyse, que l'on décrive pourtant si souvent. Si le pari de Leslie Kaplan était de montrer ce rapport de forces, car c'en est bien un – avec son cortège d'angoisses, de rêves et de défenses –, elle l'a gagné ! Ce livre, à mi-chemin entre nouvelles et roman, dépasse lui aussi les catégories déjà fixées.

Sylvie Trottier

**LA MACHINE
À DÉPLIER LE TEMPS**
Max Dorra
Flammarion, Paris, 2000,
215 p. ; 24,95 \$

Étrange, ce petit livre qu'on qualifie de « romans » sur la page de couverture. Pourquoi le pluriel ? Et pourquoi pas « récits » ? Au découps d'une prose plutôt réussie s'ajoute, en filigrane, un penchant certain pour la psychanalyse. Les thèmes évoqués tournent autour de la mémoire, du passé – donc du temps –, de l'angoisse à surmonter, des peurs... Défilent également dans ces courts textes plusieurs personnages célèbres : Magritte, Gould, Mozart, Proust, Papon, Céline et j'en passe !

Une histoire d'amour, prétexte à tous ces récits, les appelle, les uns après les autres, s'y intercalant. Chronique d'une liaison passée qui ne nous apprend pas grand-chose des protagonistes, si ce n'est une partie de leur histoire par les textes qu'elle inspire. Un bilan ? Le testament d'un amour ? « [U]ne lettre de rupture et d'amour », nous dit-on en quatrième de couverture. Une phrase peut d'une certaine manière présenter le projet – s'il en est un – de *La machine à déplier le temps* : « Tels les contes des *Mille et Une Nuits*, les histoires se trouvaient alors enchâssées dans une autre narration qui leur imposait des thèmes, leur dictait des mots, les enfermait dans sa tonalité. » Vu sous cet angle, *La machine à déplier le temps* peut présenter un intérêt. Déroutants, tout de même, ces « romans » qui tiennent davantage des nouvelles que du roman proprement dit. Car à l'ambiguïté du genre

On nous dit, dans ce roman qui n'en a pas vraiment la forme, que la psychanalyse est « de la pensée, rigoureuse, dont l'objet ne se définit pas à travers une distinction entre des catégories déjà fixées, entre normal et pathologique, entre santé et maladie, mais qui est l'inconscient d'un sujet unique que le psychanalyste cherche à rencontrer, dont l'enjeu de travail n'est pas la connaissance d'un cas, mais le rapport d'un sujet à sa vérité ». Voilà une belle description de la psy-

s'ajoute aussi celle des personnages qu'on connaît à peine plus à la fin qu'au début de la lecture.

Sylvie Trottier

L'URINE DES FORÊTS

Denis Vanier
Les Herbes rouges,
Montréal, 1999,
83 p. ; 12,95 \$

L'urine des forêts, c'est un triptyque qui laisse généreusement suinter les exsudats les plus juteux dans le crescendo du rêve. Parce que la pisse sent bon l'or et guérit depuis la nuit des temps, il faut la lire et la boire, gueule grande ouverte sur soi. Ha ! Si vous saviez comme elle coule, l'eau théologale, coude à coude avec le sang, la morve, le pus et les glaires.

Quête enthousiaste du très-haut mal d'où nous provenons peut-être, ce recueil de poésie laisse tomber des pièces fécales, précises, limites. Parfois infiniment, parfois superbement québécoise (Rabelais et Rimbaud dans le lit de Colette...), cette écriture cherche à exister à partir de l'instant de la mort, de la vie de la mère, avec l'extrême violence du cri primal, volubile. L'image est TOUT. Par exemple dans cette *lettre*, vulve sapide et bavante, adressée à Rina Lasnier : « Goûte à cette cire des candélabres / c'est l'érection de Dieu / qui se figera bientôt ». L'émeute braillarde de l'infini respect et de la moiteur de l'ironie. Le goût, vocation des sens, moyen de tuer la peur de la chair par la langue, prodigue du double : « Prenez et mangez / car ceci est poison », poison guérisseur, le sait-on assez ? Si et seulement si glands et clitoris affluent à la peau.

Chez Denis Vanier, écrire vient de l'expression « bander la queue et les yeux ». Chaque fois que s'amorcent des travaux et des jouirs, le canal

urétral autorise la voix du sperme. Son poème, rigueur de l'arc, peut alors énoncer une parole-glaire, ou serait-ce une parole-larme ? Depuis si longtemps – depuis déjà *Je* en fait, il y a 35 ans – le poète à jamais jeune creuse sa solitude incandescente, sachant mieux que quiconque de quel « sperme noir » il est tel Sade issu, aussi noir que les « étrons blancs » de la chambre de femme dans laquelle il pénètre ici un instant furtif...

Puisque l'homme vit de ses tatouages, absolus infimes, inscrits par Caïn, la peau rouge aimante « percée / par les astronautes de Satan ». Marqué au fer du désir, le corps signe par la justice indélébile l'inscription de son effacement. D'où la conclusion du livre : « [O]n me filme pendant que j'écris : / il s'agit de la disparition d'un corps. » Poète nu orné d'absence, suprême beauté du jour.

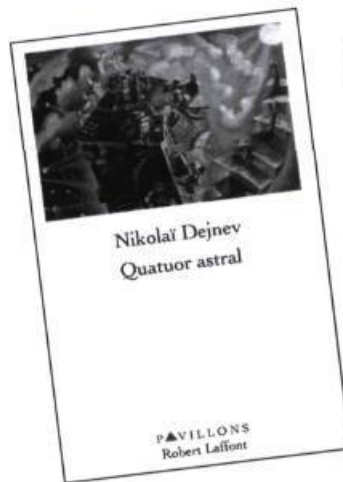
Michel Peterson

QUATUOR ASTRAL

Nikolai Dejnev
Trad. du russe
par Christine
Zeytounian-Beloüs
Robert Laffont, Paris, 1999,
285 p. ; 39,95 \$

La littérature russe, malgré les continuelles tragédies qui bouleversent le pays – ou peut-être justement à cause d'elles – demeure l'une des plus riches du monde. Réduite pendant plus d'un demi-siècle à sa seule fonction de glorification de l'idéal d'un parti, la voici qui explose, fontaine prolifique d'aucuns avaient, bien à tort, cru asséchée pour toujours.

Quatuor astral, de Nikolai Dejnev, est un roman au propos déroutant. Renouant avec les grandes traditions fantastiques de la littérature russe – sans cependant délaisser le réalisme scientifique ou qui se veut tel, car pas une seconde le



lecteur n'y croira –, Nikolai Dejnev use de démons et d'anges, du ciel et de l'enfer pour broder une histoire d'amour et de haine – tragique, il va de soi ! – unissant trois hommes et une femme à travers le temps, et dont les réincarnations successives et les accointances surnaturelles auront toujours à voir, il va sans dire, avec la grande mère Russie et son rejeton satanique, l'URSS.

Or, malgré l'intérêt du style – ironique, expansif, parfois tonitruant, voire exalté –, malgré les élans poétiques superbes et les nombreux passages où la lucidité pessimiste de l'auteur sur les années noires du bolchevisme ouvre sous nos pieds de sombres abîmes d'angoisse, l'inutile complexité de l'intrigue et le difficile mariage du fantastique et de la science-fiction – association inévitable compte tenu de l'ampleur du sujet – nous égarent dans des voies sans issue, des pages sans intérêt. Et pourtant...

Et pourtant demeurent les grandes interrogations, les pensées sublimes, et toujours la remarquable lucidité de l'auteur qu'il place trop souvent, à la manière russe, dans la bouche de personnages imbibés de vodka. Or, tout « cela » n'est rien d'autre que l'expression la plus pure d'un esprit remarquable ayant souffert, beaucoup souffert, d'une conjoncture historique qui a occulté son peuple et sa littérature le temps de trois générations.



Ne serait-ce que pour « cela », il faut lire ce *Quatuor astral*, quitte à ne relire que certains passages qui pourraient vous suivre toute votre vie.

Jean Pettigrew

RÉCITS SPORTIFS

Louis Hémon
Édition préparée,
présentée et annotée
par Aurélien Boivin
Guérin, Montréal, 1999,
384 p. ; 12,95 \$

Louis Hémon, on le sait, n'est pas que l'auteur de *Maria Chapdelaine*. Ses *Œuvres complètes*, réparties en trois volumes totalisant plus de 2 300 pages, ont été publiées par Aurélien Boivin de 1990 à 1995. Du deuxième de ces trois tomes, celui-ci extrait aujourd'hui les *Récits sportifs*, qui avaient fait l'objet d'une première édition en 1982. Ces 53 textes ont pour la plupart été rédigés à Londres et publiés dans des périodiques français entre 1904 et 1913 ; une dizaine d'entre eux, dont quatre ont paru dans *La Presse* de Montréal, furent composés au Québec, où l'auteur était arrivé en octobre 1911.

Comme le souligne à bon droit Aurélien Boivin dans sa présentation, c'est une véritable philosophie du sport qui se dégage de ces écrits. Lui-même adepte de la marche, de la course à pied, de l'aviron et de la boxe, Louis Hémon croyait aux innombrables vertus de l'athlétisme et de la

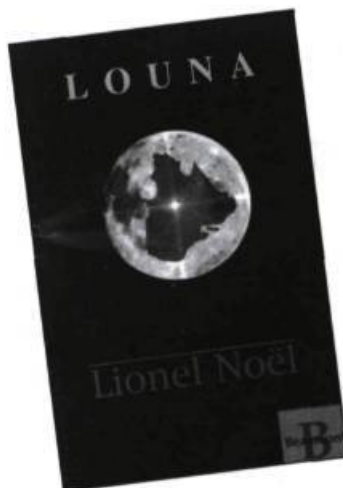
culture physique : développement harmonieux du corps, endurance, souplesse, dépassement de soi, hygiène corporelle et mentale... Il nous en distille le détail à travers des réflexions sur telle ou telle discipline sportive, des commentaires sur tel fait d'actualité, ou encore à travers des récits fictifs derrière lesquels se cachent volontiers des expériences personnelles. Ailleurs le moralisme sourd du texte lorsque le chroniqueur dénonce en douce les athlètes qui ne pensent qu'aux honneurs, les snobs qui méprisent les sports sans les connaître, les paresseux qui préfèrent l'automobile à l'exercice... Avec une plume le plus souvent honnête et sur un ton où percent parfois l'ironie et l'humour, Hémon est toujours attentif aux êtres humains mis en cause et sait pénétrer leur psyché. On en oublie dès lors les coquilles qui apparaissent ici et là et dont le texte de 1982 était exempt. En revanche, l'édition de 1999 est abondamment annotée et Boivin y présente une bibliographie dont la troisième section, celle des « ouvrages généraux de référence », est pertinemment élaborée.

Jean-Guy Hudon

LOUNA
Lionel Noël
Éditions de Beaumont,
Montréal, 1999,
277 p. ; 24,95 \$

L'hypothétique accession du Québec au statut d'État souverain, après un référendum gagnant, est devenu chez nous un thème abordé dans des romans d'espionnage ou de politique-fiction, avec plus ou moins de succès d'ailleurs. Rappelons *Le manoir vert* (Lorraine Lagacé, 1992), *L'attentat* (Pierre Pelletier, 1998) et surtout *Trois jours en juin* (Steven Gambier, 1998), un thriller efficace, ancré dans une certaine « real-politik », absente des fantasmes indépendantistes invraisemblables des deux précédents. Ce sujet pour le moins périlleux exige un sens aigu de l'extrapolation, doublé de solides connais-

sances géopolitiques, plus un réel talent de conteur. Je n'irai pas par quatre chemins : *Louna* est un excellent thriller de politique-fiction et d'espionnage, un roman d'action trépidant que j'ai lu d'une seule traite. Mon agence de renseignements personnelle, qui a des espions dans tout Bouquenville, a découvert que Lionel Noël serait d'origine belge et qu'il réside au Québec depuis une dizaine d'années. Son éditeur nous apprend aussi qu'il fait partie des forces de l'OTAN stationnées dans les Ardennes. Point n'est besoin d'être agent secret d'ailleurs pour constater que l'auteur connaît bien la politique internationale, canadienne et québécoise, qu'il traite d'armements en expert, et qu'il semble bien au courant des activités de certains services de renseignements. Le style de l'ouvrage est plus journalistique que littéraire, ce qui n'est pas un défaut, car on ne s'ennuie jamais. La tension créée par le tragique des évé-



nements et la succession de morts violentes est compensée ici et là, l'espace de quelques paragraphes, par un humour bien dosé, qui émaille notamment les descriptions de certains milieux montréalais. Et puis la course contre la montre reprend de plus belle, avec comme enjeu la traque de Louna, alias Vlad Simonescu, un ancien de la police politique roumaine qui a pour mission

d'éliminer coûte que coûte la première ministre indépendantiste du Québec qui prépare un troisième référendum. Ce livre est le premier roman de Lionel Noël. Nous surveillerons attentivement les suivants.

Norbert Spehner

LES FIANCÉES DE LA MAIN SUR FRONTON OCRE ET CIEL AZTÈQUE

Gail Scott

Trad. de l'anglais
par Paule Noyart

Leméac, Montréal, 1999,
245 p. ; 24,95 \$

C'est un jeu auquel nous nous sommes tous livrés : se laisser aller, dans un lieu public, à de libres associations au gré des visages, des odeurs ou des bruits ; alors les souvenirs se mêlent aux fantasmes et le désir devient réalité. Une émission de radio fait resurgir à la mémoire un parfum, un bruit rappelle un souvenir d'enfance, un mot évoque un paysage, un goût est associé à un corps.

Ce deuxième roman de l'écrivaine canadienne Gail Scott – le premier, *Héroïnes*, a été publié en 1987 et traduit en français l'année suivante – est ainsi fait de digressions que l'auteure assemble, languissamment, à la manière d'un patchwork. L'écriture est « flottante », comme en apesanteur, portée seulement par le regard d'une femme, Lydia, qui, assise à la fenêtre d'un café de Montréal, observe les clients, leur invente une vie et se soûle d'impressions. De Montréal à Kingston, d'Halifax à Cuba, dans une chambre, sur une plage ou au restaurant, on croise des femmes, ses « fiancées », qu'elle a aimées, qu'elle aime ou qu'elle aimerait : Nanette, May, Z, Norma Jean ou Cello et bien d'autres encore, que Lydia rêve lesbiennes, et qui sont le fil conducteur de cette histoire où l'intimité des corps et du sexe ouvre sur l'espace public. La vie privée de Lydia et l'actualité – celle de Cuba, des Inuits ou de la langue française au Québec – se mêlent, offrant un point de vue singulier,

La Plume d'Oie

ÉDITION

199, des Pionniers Ouest
Cap-Saint-Ignace (Québec) G0R 1H0
Téléphone et télécopieur : 418-246-3643
Courriel : laplume@globetrotter.qc.ca

Il nous fera plaisir d'évaluer
votre manuscrit pour une
éventuelle publication.

Nos priorités : l'écoute et le respect

politique parce qu'érotique et féministe, sur l'Histoire.

Un titre énigmatique pour un roman qui de façon hermétique et décousue se présente comme une tentative de faire le récit d'un rêve. On a d'abord du mal à entrer dans cette fiction comme on a du mal à s'intéresser aux rêves des autres. Puis, peu à peu, on arrête de penser pour se laisser, tout simplement, griser. Alors à son tour, on se prend à rêver.

Christine Zahar

TROIS FOIS SEPTEMBRE

Nancy Huston

Babel/Actes Sud, Paris,
1999, 217 p. ; 11,95 \$

Écrit directement en français, ce roman de Nancy Huston nous parle essentiellement de quête identitaire. C'est, on le sait, une avenue habituellement empruntée par la romancière. Dans le cas qui nous occupe, Solange Vauginas a en sa possession des documents (journaux intimes, carnets, cahiers, correspondances) ayant appartenu à son amie Selena Twick qu'elle a connue lors d'un séjour d'études aux États-Unis à la fin des années 1960. C'était l'époque d'une contestation globale des valeurs de la société occidentale et, surtout, de la guerre du Vietnam.

Le roman a pour moteur la lecture que Solange fait à sa mère Renée – le temps d'un week-end – des textes hérités de Selena. Ces derniers mettent au jour des zones troubles de l'existence de celle-ci et d'autres protagonistes dans ce roman axé sur l'intériorité, la quête de sens. La lecture, en révélant des aspects cachés d'une vie, crée en quelque sorte l'obligation de se redéfinir soi-même.

Ce livre, qui retrace le parcours d'une courte vie, peut être perçu à la manière d'un roman d'apprentissage : celui

de Selena, de sa terrible descente aux « Enfers ». Sur un plan strictement formel, le procédé des « textes » dans le « Texte » n'a rien de fondamentalement original ; il est, ici, employé intelligemment malgré une certaine lourdeur propre à ce type d'approche romanesque.

Gilles Côté

JÉSUS LE DIEU QUI RIAIT

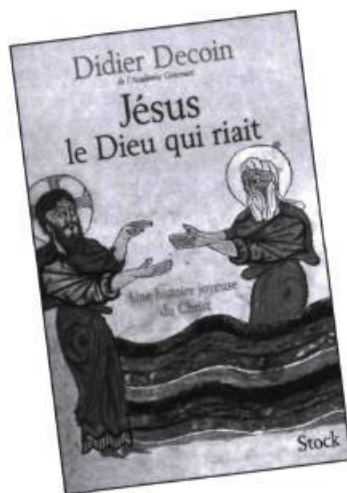
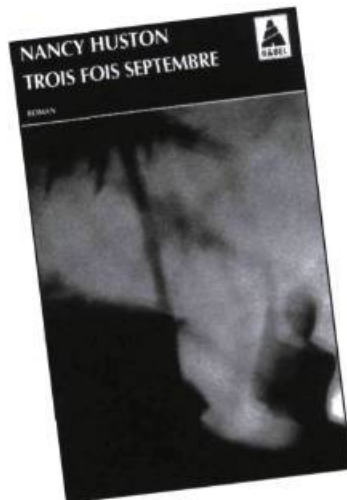
Didier Decoin

Stock, Paris, 1999,
319 p. ; 32,95 \$

Voilà un Jésus qui me laisse perplexe. Didier Decoin est un grand romancier dont j'apprécie beaucoup les livres. Mais pourquoi reprendre le récit évangélique dont on possède déjà quatre versions canoniques à peu près concordantes ? Pourquoi en récrire les moments les plus spectaculaires : les noces de Cana, les multiples guérisons, la rencontre avec la Samaritaine (que le romancier ne peut résister à la tentation d'érotiser), le jugement de la femme adultère, la découverte du tombeau vide par Marie-Madeleine, etc., sans rien y ajouter d'autre qu'une certaine insistance à souligner la figure idéale de ce sauveur si profondément humain ?

Justement, à la fin, et c'est peut-être le but de l'opération, l'auteur a senti le besoin de rallonger le récit évangélique par une scène où Jésus fraîchement ressuscité vient à la rencontre de ses disciples-pêcheurs et leur prépare lui-même le poisson grillé qu'il partage physiquement avec eux, sur un rocher qui s'avance dans la mer. Une façon risquée de relancer l'épineux débat sur la double nature de ce Dieu fait homme. Vraiment, les convertis vont toujours plus loin que les autres !

Jean-Claude Dussault



L'HOMME QUI TUA GETÚLIO VARGAS

Jô Soares

Trad. du portugais
par François Rosso
Calmann-Lévy, Paris,
2000, 330 p. ; 29,95 \$

Nous sommes dans la première moitié du XX^e siècle. Dimitri Borja Korozec est un anarchiste métis serbo-brésilien, polyglotte, gauche et

dodécadigital. Loin de le servir, l'index supplémentaire qu'il porte à chaque main semble un signe du malheureux destin qui s'acharne sur lui, comme lorsqu'il se voit disqualifié dans un concours de dactylographie. Qui plus est, Ivan, l'amant de sa mère, appartient à une très vieille société secrète russe, les « Demi-Castrés ». Respectant la tradition, il fait donc procéder à l'ablation du testicule droit de l'enfant et l'avale. C'est pourquoi, dès son plus jeune âge, Dima ressent une haine féroce contre tous les tyrans de la terre et se promet de les éliminer (tout un boulot !...). Avant de passer à l'action, il nourrit son intellect (à douze ans, il a déjà lu Proudhon, Bakounine et Kropotkine) et entreprend des études pour devenir un parfait assassin à la Skola Atentora, dans une école dirigée par nul autre que le célèbre colonel Dragutin Dimitrijevic, connu pour avoir été le fondateur et chef de la Main Noire, mouvement terroriste dont l'objectif ultime était l'unification de la Serbie et de l'Herzégovine.

Aussitôt sa formation achevée, il est plongé dans l'action et c'est alors que la déveine s'en mêle, le faisant systématiquement échouer dans chacune des missions rocambolesques qui lui sont confiées tout au long de sa ridicule carrière. Il rate Jean Jaurès tout aussi bêtement que l'archiduc François-Ferdinand et Roosevelt. En clair, Dimitri n'est jamais là où il devrait être au moment opportun. Il devait participer à la bataille de la Marne, il s'égare. Qu'il soit danseur dans un club, qu'il participe à des mouvements de revendications, joue comme figurant dans *Ben-Hur* ou travaille pour Al Capone, la même histoire se répète.

À tel point que le livre en devient pénible. Jô Soares a beau être, comme le précise la quatrième de couverture, une star dans son pays, cette renommée n'en fait pas pour autant un bon romancier. À lire *L'homme qui tua Getúlio Vargas*, on se demande si on n'est pas tombé sur un guide Michelin qui aurait un défaut

de fabrication ou sur un mauvais manuel d'histoire de niveau secondaire. J'entends bien que l'auteur ne se prend pas au sérieux et qu'il circule entre les strates de l'histoire en connectant des événements à première vue sans rapports pour faire surgir des inédits possibles de l'existant. Mais le farfelu et le bouffon disparaissent sous le côté ronflant et pédant, rendu insupportable par l'utilisation systématique des trucs narratifs et des clichés les plus éculés. Même si le recul ironique est souligné à gros traits rouges, il ne fonctionne pas et ce, pour une raison très simple : le narrateur ne fait pas confiance au lecteur et se croit obligé de désigner les événements après qu'il les a racontés. Vieux réflexe de fonctionnaire... Bref, on se croirait dans une des mauvaises comédies de Hollywood qui infectent malheureusement de plus en plus les écrans du monde entier.

Michel Peterson

ET SI C'ÉTAIT VRAI...

Marc Levy

Robert Laffont, Paris, 2000,
268 p. ; 26,95 \$

Sur la couverture du livre, l'image un peu floue d'une jeune femme dont le regard nous interroge d'entrée de jeu : « Et si c'était vrai... » ? Marc Levy, architecte de profession, signe ici un premier roman qui n'a pas fini de faire parler. On sait que Steven Spielberg en a acheté les droits, que le roman sera porté au grand écran. Nul doute que l'histoire rocambolesque concoctée par Marc Levy fera un bon film.

Victime d'un accident de voiture, une femme tombe dans un coma qui se prolonge. Un cœur qui palpite, des poumons qui respirent, mais un corps inerte et le tracé plat d'un encéphalogramme font-ils pour autant de cette jeune femme un être humain viable auquel on doit consacrer des soins coûteux ? Une personne demeure convaincue qu'il faut maintenir cette femme en vie, Arthur, qui habite maintenant

son appartement ; il n'a aucun doute sur la nature du souffle qui anime encore le corps inerte qui repose dans la chambre 505 du San Francisco Memorial Hospital.

Et si c'était vrai... n'est pas un grand roman au sens classique du terme, mais il retient l'attention et pique la curiosité. Il invite en outre à aller au-delà des idées reçues et à apprécier chaque seconde de vie qui passe : « Chaque matin, au réveil, nous sommes crédités de 86 400 secondes de vie pour la journée, et lorsque nous nous endormons le soir il n'y a pas de report à nouveau, ce qui n'a pas été vécu dans la journée est perdu, hier vient de passer. »

Marc Levy nous donne un premier roman fort bien écrit et bien mené, qui se lit facilement. Au-delà de l'anecdote, il nous rappelle, sans verser dans le genre mélo ou « leçon de vie », que ce qui est incontestable, c'est que la vie s'écoule, inexorablement, et que les instants de vie passés ne reviennent jamais.

Sylvie Trottier

PERSONNE N'EXISTE suivi de LA MORT DES MOUCHES

Guy Perreault

Tryptique, Montréal, 1999,
81 p. ; 15 \$

L'auteur explore ici tout ce qui se rapporte à la finitude : la mort de l'individu autant que celle de l'univers.

Tout semble donc être sous l'emprise de la déchéance et de la désolation. C'est la mémoire du poète qui – comme toujours – nous amène à une conscience aiguë de cette perte des significations que l'on croyait assurées. Tout ce que comprend le concept de « réalité » est, de soi, attiré vers l'Abîme. Et la mort va l'emporter sur l'enchantement : « J'ai vu la terre avec des yeux plus neufs que ceux d'un enfant qui vient de naître. / Je l'ai vue avec les yeux d'un mourant ». Oui, il « est très dur d'être vivant », comme l'a écrit quelque part William Burroughs.

Gilles Côté

Robert Laffont



MARC LEVY

Et si c'était vrai...



Roman



Et si c'était vrai...

«De l'humour, de l'amour, des rebondissements, des protagonistes sympa ; tout est là pour faire un malheur.»

Sonia Sarfati, *La Presse*

«Plus important que l'histoire, toutefois, est l'esprit dans lequel elle baigne. Et il y a fort à parier que c'est cet esprit qui a complètement séduit Spielberg.»

Jean Fugère,
Journal de Montréal

LES ANNEAUX
DE SATURNE

W.G. Sebald

Trad. de l'allemand

par Bernard Kreiss

Actes Sud, Arles, 1999,

346 p. ; 34,95 \$

Quand on aborde *Les anneaux de Saturne*, il faut presque s'extraire du milieu ambiant, le mettre entre parenthèses, oublier la fuite en avant de notre époque. Le narrateur, marcheur infatigable, le solitaire, qui ne l'est jamais car il est habité par l'innombrable troupe des grands esprits que son auteur a fréquentés, crée un monde avec son mouvement, sa respiration, ses odeurs, ses sons. Petit à petit nous emboîtons le pas au pèlerin d'un univers sans âge, nous nous mettons à son pas, presque au coude à coude avec lui, curieux de suivre ce regard qui pénètre la surface des choses. Avec lui, se recréent des paysages, des atmosphères, des temps disparus, se relisent des réalités déposées par couches successives le long des siècles.

Ce genre de randonnée à travers des temps et des lieux, qui est occasion de vivre et de revivre le monde se construisant et se défaisant, semble être la vie même, pour l'écrivain qui en a créé le code. Mais pour ceux qui sont devenus ses compagnons de route, c'est une expérience, le partage d'une culture, immense, d'une réflexion, profonde, qui induit un mouvement, une sorte d'entraînement. Magnifique, cette prise de possession du monde dans la moindre de ses manifestations. On est tenté de partir à son tour à la recherche des trésors dont on a raté la découverte par inattention ; par manque de culture aussi, de moyens de reconstituer des liens significatifs. Car il y a chez notre auteur penseur une sensibilité imaginative, nourrie de connaissances, d'un savoir qui multiplie les approches.

Aurions-nous par exemple su établir le lien entre l'essor de l'art à une certaine époque et la « culpabilité » des propriétaires de plantations qui florissaient alors ; ou épiloguer longuement sur l'élevage des vers à soie, les hauts et les bas de la pêche au hareng ; suivre Conrad aux pires moments de la colonisation au Congo ?

Cette façon de situer, de resituer les lieux et les événements à la lumière de contextes changeants est séduisante et l'on serait tenté de s'y exercer. Ne serait-ce pas une belle aventure, par exemple, que de partir un jour à la recherche de notre fleuve, de tenter d'en saisir les apparitions multiples au cours des âges, d'en remeubler les berges au gré de nos histoires et mémoires, d'en descendre ou remonter le cours avec les caboteurs et autres bateaux de toutes tailles et de toutes provenances ? Pouvoir de la littérature !

Blanche Beaulieu

PAPA PAPINACHOIS

Claude Jasmin

Lanctôt éditeur, Outremont,

1999, 141 p. ; 16,95 \$

LA PETITE PATRIE

Claude Jasmin

Typo, Montréal, 1999,

141 p. ; 9,95 \$

Le roman *touristique* deviendra peut-être une nouvelle manière de décrire le pays, si l'on en juge par l'attrait que ce genre peut exercer auprès de l'auditoire et surtout des écrivains qui l'adoptent volontiers. Ce livre, le dix-neuvième de Claude Jasmin, raconte l'histoire d'une jeune Française assez loquace, Lilianne, qui, comme tant d'autres de ses compatriotes, se rend au Québec pour voir du pays. Elle tombe rapidement amoureuse d'un Québécois de son âge qui, de surcroît, a du sang indien dans les veines ! Ce choc des



L'AMOUR MALLARMÉ

Guy Moreau

VLB, Montréal, 1999,

289 p. ; 24,95 \$

L'amour Mallarmé de Guy Moreau, récipiendaire du Prix Robert-Cliche du premier roman en 1999, est un roman de l'adolescence. J'irai même jusqu'à dire, sans nécessairement vouloir être réducteur, un roman pour adolescents, même si rien sur la couverture du livre ne le suggère.

Ce livre, qui raconte les déboires amoureux d'un adolescent surnommé Mallarmé (parce que, dans sa jeunesse, son bégaiement ressemblait au crépitemment d'une mitrailleuse enrayée), est fascinant à bien des égards. Se mettre dans la peau d'un adolescent pour raconter une histoire peut excuser une syntaxe défectueuse par moments, mais l'auteur, par ailleurs père de trois enfants, s'y glisse si bien que l'illusion semble parfaite. La justesse des sentiments exprimés par le narrateur nous donne réellement l'impression que c'est un adolescent qui nous raconte son histoire. Par contre, la psychologie chevaleresque de cet adolescent, nouveau représentant de l'amour courtois rêvant déjà de peupler la terre de nouveaux occupants, a bien failli me donner de nouvelles poussées d'acné.

Ce n'est tout de même pas dans un « meilleur des mondes » couvert de fleurs bleues que ce Mallarmé évolue, mais à Windsor PQ, tout près de Sherbrooke. La quatrième de couverture du livre nous apprend que Guy Moreau a écrit l'histoire de cette ville et, fâcheusement, cela se vérifie dans le texte. La recherche de la comparaison ou de la métaphore à tout prix, même à celui de perdre en pertinence, est trop systématique, encore que de très belles envolées, particulièrement dans la relation de la révolte ou du mal de vivre, ponctuent le récit : « Ça me faisait peur de sortir. Dehors c'était trop grand pour moi, le plafond était trop haut, les murs trop loin. Me semblait que tout le dehors allait me

cultures servira à alimenter diverses situations cocasses, que la jeune fille confiera à son papa sous forme de lettres. Chaque chapitre de *Papa Papinachois* correspond à un échange entre le père et la fille.

Proche de la chronique, ce roman épistolaire se veut proche des réalités typiques de notre tournant de siècle : Lilianne communique avec son père (resté en France) par de longs messages transmis par courriel, relatant ses impressions de voyage, alors qu'elle découvre le Québec et surtout la Côte-Nord, en compagnie de son amoureux.

Papa Papinachois se lit aisément. Malgré son titre insipide et sa couverture hideuse, ce roman léger amusera bon nombre de lecteurs. Autrement, on pourra savourer la réédition de *La petite patrie*, publié en 1972, qui demeure un modèle inégalé dans l'œuvre de Claude Jasmin.

Yves Laberge

rentrer en dedans, que j'avais plus de défense et que je pourrais craquer. »

Bref, un bon livre, qui ne réinvente rien, mais qu'on pourrait conseiller aux adolescents ou à leurs parents qui chercheraient à les comprendre un peu mieux.

Karl Poulin

**NOIR, COMME
D'HABITUDE**
Annie Saumont
Julliard, Paris, 2000,
152 p. ; 36,95 \$

Rien n'est laissé au hasard dans cette écriture dépourvue d'artifice, qui tisse ses sujets sans que jamais un fil ne dépasse. Lire Annie Saumont, c'est en quelque sorte accepter de traverser un champ que l'on sait miné. Chaque phrase est tendue comme un ressort, et au moment où on s'y attend le moins, vlan, Annie Saumont nous décoche un coup droit en plein plexus solaire.

Prenons cette nouvelle, « Anniversaire », qui réunit le genre de personnages qu'affectionne Annie Saumont : une adolescente qui ne demande qu'à tout plaquer, à commencer par sa mère qu'elle croit partie en cavale, et deux vieux qui cherchent à être le moins encombrant possible, à ne pas porter ombrage à cette belle jeunesse qui se croit tout permis. Avec pareille mise en situation, on guette inévitablement le faux pas, la phrase, le mot qui trahirait le bon sentiment et ferait s'effondrer la nouvelle sur elle-même. Et on ne voit pas venir le coup. On revient en arrière pour mieux apprécier la feinte, en se disant qu'on ne nous y reprendra pas, alors qu'on souhaite précisément l'inverse en attaquant la nouvelle qui suit.

Le titre du recueil, *Noir, comme d'habitude*, illustre bien la démarche d'Annie Saumont, et nous rappelle en

cela certains de ses titres antérieurs : *Le lait est un liquide blanc*, *Après*, *Les voilà quel bonheur*. Annie Saumont nous donne l'impression d'être en terrain connu, pour mieux nous faire basculer dans sa vision des choses par la suite. Elle se sert de notre incrédulité naturelle, de notre propension à tirer des conclusions hâtives, comme le judoka recourt au poids de son adversaire pour mieux le faire chuter. Sa démarche a quelque chose de félin, elle se déplace en souplesse, entre rapidement dans le vif des sujets qu'elle aborde, épouse les méandres des consciences narratives qu'elle investit pour traduire tantôt l'hésitation, la peur, la colère, tantôt la détresse, l'injustice, la tendresse. Toutes choses qu'Annie Saumont rend superbement.

Jean-Paul Beaumier

**L'HOMME QUI PESAIT
PLUS LOURD
NU QU'HABILLÉ**
Jérôme Élie
La Pleine Lune, Lachine
1999, 134 p. ; 18,95 \$

Après *Dieu en personne*, recueil de nouvelles, et *La morte du pont de Varole*, roman, Jérôme Élie continue à manier l'étrangeté et le sens du mystère. *L'homme qui pesait plus lourd nu qu'habillé* raconte des fragments de l'histoire d'un personnage énigmatique. Qui est donc cet homme dont la différence pondérale évoquée par le titre est attestée par les scientifiques bien qu'ils la jugent impossible ? Que sait-on de lui à part le fait qu'il a, un temps, déstabilisé le monde avec son invention, *Verity*, machine à détecter les mensonges, à débusquer les hypocrisies sociales et à en mesurer la gravité, au seul son de la voix ?

Si l'histoire étonne, c'est la narration surtout qui entraîne le lecteur dans une incessante



passé. « Quelle est donc cette voix qui me parle ? Telle est votre question. » Cette voix n'a de cesse de semer la confusion quant à sa provenance – « [...] ce n'est pas votre voix, à moins que ce ne soit votre voix [...] » –, juxtapose des sens incompatibles – « Comment, existant, n'avoir pas vu que vous n'existiez pas ? » –, construit le « thème récurrent de l'irréalité du monde » par un tissu de réflexions au sujet des « apparences trompeuses », de la littérature de fiction, « [f]ictions pour entretenir la fiction baptisée 'réalité' [...] », de la vie et de la mort, de la vérité et du mensonge.

Roman à teneur philosophique auquel Jérôme Élie a su insuffler une bouffée de légèreté, grâce à un style poétique, à des jeux de mots et à un habile suspense, *L'homme qui pesait plus lourd nu qu'habillé* met à contribution les aptitudes ludiques du lecteur.

Pierrette Boivin

**L'ÉVANGILE
SELON SABBITHA**
David Homel
Trad. de l'anglais
par Daniel Poliquin
Leméac/Actes Sud,
Montréal/Arles, 1999,
333 p. ; 29,95 \$

« Tout ce qui était interdit est maintenant permis, annonça Sabbitha. La transgression entraînera l'avènement d'une ère nouvelle. » Voilà le précepte de l'évangile selon Sabbitha. Mais d'où vient donc à la jeune femme le pouvoir de déchaîner les passions tout le long de la Côte du Salut ? Sabbitha a vingt ans, elle est belle et sensuelle. Elle vient d'un village où on se méfie de la beauté, où « un homme [a] intérêt à taire ses passions ». C'est pourtant là que Sabbitha a été initiée à l'amour par l'oncle Tommy. Quoique bourrelé de remords, celui-ci lui « faisait régulièrement l'amour [...] à la lisière des champs, sur les berges de la rivière Sandspur », jusqu'à ce qu'il déguerpisse au premier bruit de scandale. Sabbitha, elle, violait allègrement le

recherche de sens, voire de clés. Dès l'exergue, bizarrerie : un passage en français, tiré de *The Man who Is Heavier Naked than Dressed*, ouvrage attribué à Olive Sacks, devient par la suite un indice que « [l]es choses ne sont pas ce qu'elles semblent ». Après le prologue, une voix narrative en *vous* – qui confère une sonorité particulière à la narration au passé : « Aussi vous tûtes-vous » – s'adresse à l'homme qui vient de mourir au volant de son bolide et lui rappelle son

tabou, se disant : « Si j'ai envie [...], ça ne peut être mal. » La fuite de Tommy le lui fait considérer « comme un pleutre bavard, incapable de la moindre originalité ». Libre à la mort de ses parents, elle quitte son village, sans destination précise, avec une seule idée en tête : exercer le pouvoir que lui donnent sa beauté et son audace. Nathan Gazarra, le vieux colporteur juif qu'elle rencontre sur une route déserte, lui en fournira les moyens. L'idée de changer le monde tourmente l'immigrant juif depuis son plus jeune âge. Aveuglé par l'amour que Sabbitha lui inspire et par l'emprise qu'elle exerce sur les habitants de la Côte du Salut, il voit en elle le messie dont il espérait tant la venue. Sa mission ? Détruire l'ancien monde pour rendre possible l'avènement du nouveau. Le colporteur se fait prophète. Quant à Sabbitha, elle se découvre « un talent insoupçonné pour le théâtre ». L'ignorance, la naïveté, les désirs frustrés de l'arrière-pays étasunien lui fourniront l'occasion d'exercer son pouvoir jusqu'à plus soif.

Les premiers chapitres du roman fascinent, mais l'intrigue s'enlisant, la deuxième moitié déçoit. Le thème de l'œuvre, le style remarquable et le ton incisif de Homel, on ne peut mieux servis par la traduction *invisible* de Poliquin, rachètent cependant le scénario quelque peu répétitif des transgressions de Sabbitha et de ses disciples.

Pierrette Boivin

RETOUR À SANTA FE
Frédéric Jacques Temple
Proverbe, Marchainville,
1999, 39 p.

Un livre de voyage sobre, une écriture mesurée. Un poète parle, simplement, du lien entre son corps et un environnement mythique, de cette relation énergétique qui réunit dans un même *temps fixe*, cosmologie de la promesse, si bellement figurée par la photo de couverture qui donne à voir Shiprock, la montagne sacrée

des Navahos. Frédéric Jacques Temple parle des retrouvailles avec la terre et les humains. Il revient à Santa Fe, au Nouveau-Mexique. C'est une vraie « terre d'enchantement », une sorte de Grèce hispano-américaine. Ici, les courbes de l'histoire se retrouvent dans la magie des symboles. Frédéric Jacques Temple évoque ainsi les sommets tabulaires de la Black Mesa : « Souvent j'ai cru voir, au milieu des danseurs empanachés de plumes, Achille ou Hector parés pour le combat : souvent j'ai croisé Nausicaa, ondulante et brune, à la jambe un peu lourde, puisant de l'eau à la citerne avec la jarre polychrome semblable à celles de Mycènes ou de Cnossos. La vigne et l'olivier rejoignent le maïs, porteur d'une civilisation stoppée dans son élan, pétrifiée dans son silence. » Il y a là tout à la fois une découverte et une reconnaissance : celle du plus grand, de l'infiniment grand, de ce moment ultime où il se lève, calme, à la croisée sablonneuse et argileuse des étoiles de nuit et des sueurs de jour.

C'est donc à l'occasion d'un festival D.H. Lawrence que Temple retourne dans ce pays qu'il avait déjà arpenté vingt ans plus tôt. Il y est accueilli par Witter Bynner, un poète octogénaire qui fut l'un des amis du romancier anglais. Il y rencontre également, parmi d'autres superbes visages, Oliver La Farge, le célèbre latiniste et défenseur des Indiens, qui devient un peu comme son mentor. Bref, nous suivons les traces d'un pèlerinage conduisant à une sorte d'éveil. Chaque pas qu'il fait, chaque événement auquel il assiste sont pour lui l'occasion de retrouver un peu de l'harmonie universelle. C'est ainsi que la cérémonie du *sand-painting*, le *Thanksgiving*, les musées, les églises, les danses et Taos Pueblo, tranquillement assis entre le Rio Grande et les montagnes, invoquent ensemble les esprits que Lawrence lui-même convoquait lorsqu'il vivait dans cette région ouvrant sur la vastitude incarnée du désert.

Michel Peterson



ÉCRITS DES HAUTES-TERRES

TOUT UN VERTIGE

STÉPHANE-ALBERT BOULAIS

JE T'AIME, ABIGAIL !

(roman du bicentenaire de Hull)

BLISSE — LE CYCLE DES AMOUREUSES

(contes romanesques)

BLISSE — LE CYCLE DES CONTEURS

(contes romanesques)

JEAN-PAUL FILION

LES CONTERIES DE JEAN-BEL

(contes)

ABDELHAK SERHANE

LE SILENCE EST DÉJÀ TROP TARD

(poésie)

LA MAISON DE LA POÉSIE,
DES CONTES, DES LÉGENDES,
DES FABLES ET
DES ÉCRITS INTIMES

VOYEZ TOUS LES DÉTAILS DANS NOTRE SITE WEB.
www.hautes-terres.qc.ca

LE PORTIQUE

Philippe Delerm

Du Rocher, Monaco, 1999,
187 p. ; 19,95 \$

Philippe Delerm a écrit de fort belles pages sur le bonheur (voir à ce propos *Le bonheur, Tableaux et bavardages* publié chez du Rocher), rappelant à juste titre qu'il s'agit avant tout d'une prédisposition à être présent aux petites choses qui meublent notre quotidien, et sans lesquelles ce même quotidien ne revêtirait que l'enveloppe d'ennui et de banalité dont on l'affuble trop souvent. Le bonheur, pour Philippe Delerm, réside avant tout dans cette capacité de goûter chaque instant, comme il l'a si bien illustré dans *La première gorgée de bière et autres plaisirs minuscules*, dans cette volonté de freiner le fol empressément qui rythme nos journées, de capter ces instants d'éternité avant qu'ils ne s'évanouissent sous nos yeux. Il n'y a ici nulle recette, mais une invitation à s'arrêter et regarder la vie autour de soi, les enfants qui jouent dans la rue, l'être aimé dont la silhouette se découpe dans une lumière de fin de journée, l'opinel qui épouse parfaitement le creux de la main. « Harmonie » semble être le mot clé chez Delerm. Ce que le narrateur de son dernier roman résume ainsi : « Il avait toujours senti en lui à la fois cet accord avec les choses de la vie et la possibilité de prendre avec elles la distance nécessaire pour les goûter en spectateur. »

Mais qu'advient-il lorsque cet accord se brise, lorsqu'on se voit soudain en butte à cette « espèce de fragilité désagréable et vaine » qui oblige à conjurer le bonheur au passé ? Qu'advient-il lorsque faire la queue chez le boulanger s'avère au-dessus de nos forces ? Voilà le tourment dans lequel Sébastien Sénécal, 45 ans, professeur de lettres dans un collège de province, se trouve

soudainement plongé. Le propos de Philippe Delerm demeure ici le même : illustrer la fragilité du bonheur, mais sous l'angle de la perte, de l'incapacité, d'une façon qui nous fait davantage sourire que nous apitoyer sur le sort du pauvre Sébastien qui cherche à alléger le poids de ses inquiétudes existentielles.

Et le titre dans tout cela ? Je vous dirai seulement que Sébastien, en bon professeur de lettres, s'efforce de mettre en pratique la maxime de Voltaire : pour apprécier cédrats confits et pistaches, *il faut cultiver son jardin*. Et ne pas boudier son plaisir.

Jean-Paul Beaumier

BÉANTES PORTES
DU CIEL

Robert Reed

Trad de l'américain
par Bernard SigaudRobert Laffont, Paris, 1999,
351 p. ; 42,95 \$

La presse étasunienne a souvent rapproché Robert Reed du regretté Theodore Sturgeon. Il est vrai que, tout comme son illustre prédécesseur, Robert Reed a cette volonté de parler plus de l'humain que de la technologie qu'il utilise, de mettre l'accent sur les personnages plutôt que sur l'« idée » – si chère et si centrale à toute littérature de science-fiction – qui soutient l'intrigue.

Or, si Reed ne déroge pas dans *Béantes portes du ciel* à cette manière et qu'il raconte avec beaucoup de tendresse le destin de quelques personnages extraterrestres issus d'une race étonnante, les Infimes, j'ai tendance, pour ma part, à l'associer à un autre grand disparu du genre, Clifford Simak, dont plusieurs se rappelleront les chefs-d'œuvre, *Demain, les chiens* et *Carrefour des étoiles*, pour n'en citer que deux.

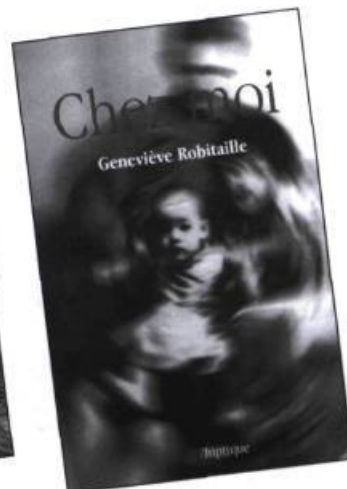


C'est que, dans ce livre où les « intrusions » – des passages permettant de voyager instantanément d'un monde à l'autre, mais où le voyageur ne peut rien amener, pas même son corps – sont légion, Extraterrestres et Terriens se rencontrent, au départ, sans fracas technologique, sans déploiements de paranoïa ou de haine, et qu'une bonne partie de l'histoire se passe à la campagne, en pleine savane texane, loin de toute grande ville. De plus, lorsque nous abordons les mondes extraterrestres, c'est aussi dans des familles que nous aboutissons, certes déconcertantes, « autres », mais où le sentiment est décuplé.

Le roman *Béantes portes du ciel* est la suite de *Voile terrestre*, mais il peut se lire indépendamment. De fait, il propose ni plus ni moins que la même histoire, mais vue par des personnages différents. Dans la première mouture, c'est un personnage humain qui est accentué – Cornell Novak, présent dans les deux romans. Dans le livre qui nous intéresse ici, l'histoire est vue principalement par les yeux d'une extraterrestre, une représentante des Infimes – Po-leeen, alias Porshe, devenue la compagne de vie de Novak.

Amour, tendresse, dépaysement et conception audacieuse, quatre éléments primordiaux dans l'écriture de Robert Reed, autre maître de cet art remarquable qui consiste à élargir, encore et toujours, les horizons de l'imaginaire humain.

Jean Pettigrew



CHEZ MOI

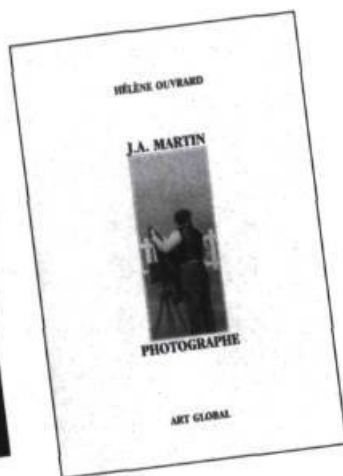
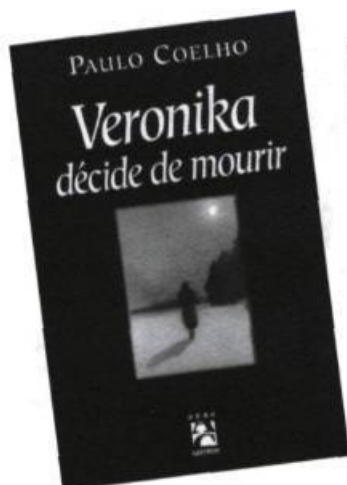
Geneviève Robitaille

Triptyque, Montréal, 1999,
142 p. ; 17 \$

Sous-titré « récit », le premier livre de Geneviève Robitaille est présenté de façon insistante par l'éditeur comme ayant un rapport très étroit avec la vérité. L'œuvre est « terriblement autobiographique », affirme en effet la quatrième de couverture, elle a été écrite « avec un souci obsessionnel d'authenticité ». « Tout est vrai », y dit-on encore deux fois. La dédicace et l'exergue initial participent de même de ce discours à véracité arborée.

Chez moi raconte le présent mais surtout le passé de l'auteure-narratrice Geneviève-Marie Robitaille, affectée depuis plusieurs lustres d'arthrite rhumatoïde et de demi-cécité. Maintenant installée dans un appartement donnant sur les plaines d'Abraham, à Québec, l'héroïne fait défiler des souvenirs familiaux de tous ordres, parmi lesquels percent ceux qui se rattachent à la figure aimée du père, mort d'« éthylisme aigu » à 40 ans. Sont rappelées également les années de formation scolaire, les vacances d'été à Montréal ou à Sainte-Luce-sur-Mer, la progression de la maladie, la consultation des spécialistes... D'autres événements externes contribuent aussi à l'authenticité annoncée.

C'est sous le signe de la maturité affective et de l'acceptation lucide d'une situation pour le moins inconfortable que Geneviève Robitaille a



choisi de livrer son passé, évitant dès lors le misérabilisme pleurnichard ou la sensiblerie incontrôlée qui auraient pu facilement colorer ces multiples retours en arrière. Plutôt qu'un appel pathétique à la commiseration, *Chez moi* est un hymne à l'existence : « La vie est grande », dit le texte en clôture.

Tout cela est sans doute véridique, comme on tient à en persuader le lecteur. Mais la question est-elle si importante ? Suffit-elle notamment à justifier tous les détails étalés dans le récit avec un réalisme qui donne certes l'illusion du vrai, mais qui rend parfois aussi le livre un peu bavard ? Les amateurs du genre préféreront peut-être s'attarder plutôt à la sereine réflexion qui s'en dégage et goûter le ton poétique adopté, qui permet de transcender la brute réalité.

Jean-Guy Hudon

**VERONIKA DÉCIDE
DE MOURIR**
Paulo Coelho
Trad. du portugais
par Françoise
Marchand-Sauvagnargues
Anne Carrière, Paris,
2000, 288 p. ; 22,95 \$

L'un des plus grands businessmen de la littérature frappe encore ! Il paraîtrait que même Bill Clinton le lit, lui qu'on croyait plutôt ébloui par Faulkner et quelques autres petites excentricités. Toujours est-il que le succès est déjà foudroyant et que la plupart des bons libraires du monde

entier bavent de joie en anticipant les recettes. Le nouveau Coelho est arrivé ! Il défendra dignement son espace sur le marché des auteurs de la mondialisation à côté des Mary Higgins Clark, Stephen King et Iain Banks (l'auteur du récent et médiocre best-seller pour consultants et hommes d'affaires avertis : *The Business*). Aucun ingrédient n'a été laissé au hasard : du New Age autant qu'il en faut, un zeste d'ésotérisme version T. Lobsang Rampa, un tantinet de soufisme, du sexe soumis au fantasme machiste, de la jolie folie proprette, du romantisme musical et, surtout, un moralisme de bon aloi, bien correct politiquement.

À 24 ans, Veronika, une Slovène de Ljubljana, décide de se suicider en avalant des somnifères. Deux motifs la conduisent à poser ce geste : primo, la vieillesse risque d'être lamentable ; secundo, l'état du monde lui donne un profond sentiment d'inutilité. Notre héroïne échappe toutefois à la mort et se retrouve à Villette, un hôpital psychiatrique où les véritables fous côtoient des exclus du système et des gens qui le fuient pour se protéger du cynisme social ou de la stérilité du conformisme. De toute manière, chacun tolère le mal comme il le peut et comme il le veut. « Personne ne peut juger. Chacun connaît la dimension de sa propre souffrance et sait si sa vie est vide de sens. » C'est d'abord cela qu'apprend la jeune fille au contact de Zedka, aux prises avec une dépression chroni-

que, d'Eduard le schizophrène, de Maria, l'avocate souffrant du syndrome de panique, et du Dr Igor, le directeur de l'hospice qui prépare une thèse sur le comportement humain dit « normal » et sur les moyens de combattre le Vitriol, autre nom de l'Amertume, toxique mortel que sécrète l'organisme et l'empoisonne petit à petit.

Il y a là un trajet, une quête mystique qui conduit à la prise de conscience de la vie et de la mort. Veronika entrevoit alors la possibilité d'expérimenter autrement, d'apercevoir les mille Veronika qui l'habitent, chacune avec leurs polarités propres. Au terme du chemin, l'amour et le présent se dévoilent. Elle peut alors choisir d'être responsable, c'est-à-dire d'éliminer la peur qui la gruge. Peut-on imaginer plus belle réussite, respect plus touchant du modèle dominant ?

Michel Peterson

**J. A. MARTIN
PHOTOGRAPHE**
Hélène Ouvrard
Éditions Art global,
Montréal, 1999,
154 p. ; 19,95 \$

Ce livre, publié pour la première fois en 1980 dans une édition de luxe à tirage limité, reprend avec des variantes le texte initial de la première version. Il diffère considérablement du scénario du long métrage *J. A. Martin photographie*, réalisé en 1977 par Jean Beaudin. Il ne s'agit pas en effet d'un roman adapté subséquemment au cinéma, mais au contraire d'une mise en récit romanesque de la trame d'un long métrage pré-existant au livre. L'acteur Marcel Sabourin, qui incarnait le personnage de J. A. Martin, et le réalisateur du film Jean Beaudin en avaient conjointement signé le scénario.

J. A. Martin photographie raconte la vie d'un couple du XIX^e siècle qui vit en milieu rural. Le mari est un artiste taciturne qui part en tournée chaque été pour réaliser des portraits de groupes, de familles ou de gens aisés, à une époque où la photographie

n'est pas à la portée de tous. L'épouse laissée à la maison, auprès des enfants, décide un jour d'accompagner son conjoint durant ce long voyage d'affaires et laisse les enfants à leur grand-mère. Cette période de retrouvailles sera une révélation pour le couple.

On se souvient des premières images du film ; on assistait au rituel maniaque du photographe méticuleux, qui prenait un soin maladif de ses plaques et de ses appareils fragiles. Cette séquence illustrant le générique imposait au film son rythme et son atmosphère. Ces détails, comme tous les autres épisodes (dont plusieurs séquences sans dialogue), sont rendus dans le récit transcrit par Hélène Ouvrard. Même si la réédition ne comprend pas d'illustrations, elle permet de se remémorer tous les passages savoureux du film et d'apprécier la richesse de ce classique du cinéma québécois. Sans remplacer le film, cette transcription – contribution posthume d'Hélène Ouvrard – en souligne la trame, dans toute sa profondeur.

Yves Laberge

LA NUIT ENTIÈRE
Christiane Frenette
Boréal, Montréal, 2000,
182 p. ; 20,95 \$

Voici un roman qui mérite une place à part, particulière, dans l'abondante production des auteurs québécois ! L'écriture est resserrée, objective, sans détails superflus, égale à elle-même d'un bout à l'autre du texte. L'auteure ne laisse pas filtrer ses propres émotions, seulement celles que les quelques personnages voudront bien laisser deviner. Elle trace les liens qui se tissent entre Gabrielle et Jeanne, Paul et Gabrielle, Victor et Jeanne, Jeanne et Paul. Elle présente des situations non abouties, qui laissent le lecteur perplexe.

Jeanne et Gabrielle ont été liées par l'amitié au collège ; cinq ans plus tard, elles se rencontrent par hasard. Gabrielle est restée lourdement handicapée à la suite d'un accident. Jeanne choisira de vivre près

d'elle avec le frère de celle-ci et son fils, dans un petit village cerné de forêts au pied des Appalaches. Jeanne s'attache à Victor et à sa boulangerie où elle aime faire le pain.

Le roman parle de la fascination éprouvée par Jeanne au collège pour la brillante Marianne, disparue à la fin de l'année scolaire, toujours présente cependant dans sa tête, dans ses dialogues intérieurs et dans ses décisions. Comment expliquer cette fascination ? Pourquoi Paul est-il cet être de silence, rongé par l'angoisse et la colère, qui exerce une attraction sur Jeanne et dont Victor dira qu'il a « l'intelligence de l'amour » ? Pourquoi l'action reste-t-elle en suspens quand un jour, à l'aube, deux policiers descendent chez Jeanne et lui demandent si elle est bien la conjointe de Paul ? On apprendra plus loin que Victor est introuvable... Des indices parcourent le texte mais ils s'y noient, le lecteur ne les remarque pas au passage. Comment s'explique que Victor ne supporte pas la présence de Gabrielle dans la boulangerie ? Fait étonnant, la notion du temps disparaît, mais ça n'a finalement aucune importance. L'accident de Gabrielle, les absences de Paul, la grossesse de Jeanne, la fermeture de la boulangerie, la mort d'un orignal près de la maison de Jeanne, tout se mêle au hasard des pages. Le roman nous poursuit et reste en partie insaisissable. Est-ce là le tour de magie d'une écriture si bien maîtrisée ?

Monique Grégoire

ACCUEIL ET AUTRES POÈMES

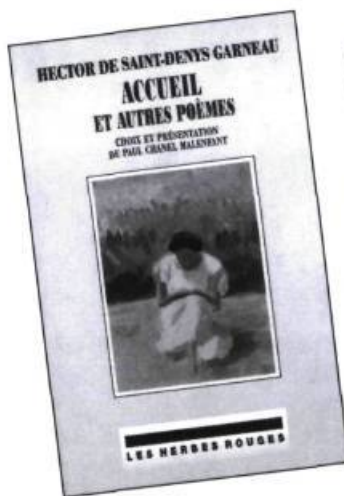
Hector de Saint-Denis Garneau

Les Herbes rouges,
Montréal, 1999,
100 p. ; 12,95 \$

Dans l'épilogue de *L'amour du pauvre*, Jean Larose plaçait la poésie de Saint-Denis Garneau

dans une solitude telle qu'elle l'isolait en quelque sorte de l'humanité, s'adossait à elle pour la refuser et en faire ainsi le lieu de son inscription ultime. Comment cela était-il possible ? Par un doute majeur, un doute quant à la légitimité de la signification : « Car il avait perdu, irrémédiablement perdu foi en la valeur du symbole. » D'où la question de Jean Larose, terrible et provocatrice dans sa force politique : « À quelle fidélité s'obstinait donc sa fameuse et bien complaisante 'pauvreté d'être' ? » Dans cette perspective, on comprend que le critique s'oppose à l'idée encore répandue selon laquelle le « philosophe » de *Regards et jeux dans l'espace* serait précisément le « symbole » de l'aliénation québécoise. Qui-conque relit en effet des textes comme « Nous ne sommes pas », « Accueil » ou « Accompagnement » voit bien à quel point le repli qu'ils expriment est incommensurable avec l'enthousiasme ou la défection du collectif.

Paul-Chanel Malenfant, dans la présentation de ce recueil réunissant un peu plus d'une cinquantaine de poèmes, développe un tout autre point de vue. Il s'agit en effet de dépasser le manque, l'inachèvement, la méfiance à l'égard du poétique pour entendre une harmonie englobante : « Le poème de Garneau serait ainsi cette forme oxymorique et cumulative de tous les possibles du langage. S'y exerceraient simultanément la faveur d'un style direct qui va droit au but du message, les tâtonnements occasionnels de la parole argumentaire ou confidentielle, enfin les chatoiements de l'éloquence musicale. » Or, cette énergie de réunification, voire de multiplication, alimente à la fois le regard de l'autre et l'échec de la rencontre. Quand je lis ces vers de « Monde irrémédiablement désert » : « Où sont les ponts



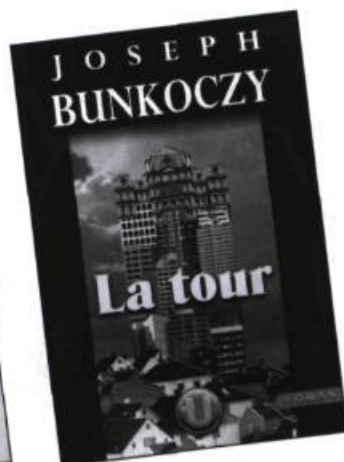
les chemins les portes / Les paroles ne portent pas / La voix ne porte pas », je crois voir le vide se tisser devant moi et pourtant... la perte même, emprisonnée dans le futur de la langue plurielle, annonce le lendemain d'une communauté impossible.

Michel Peterson

LA TOUR

Joseph Bunkoczy
Trait d'union, Montréal,
1999, 208 p. ; 19,95 \$

La lecture de ce roman étrange m'a laissé perplexe. Ma première réaction, habituellement la meilleure, en a été une de frustration ! L'histoire inaboutie m'a laissé sur ma faim. Mais de quoi s'agit-il au juste ? Dans une ville imaginaire, un quartier (enclave, secteur en démolition, ghetto ?) dans lequel surnagent de rares bâtiments plus ou moins en ruine hantés par quelques âmes et, au travers, une tour de 52 étages sans fonction évidente, défendue par des personnages violents appelés les hommes-chiens. De temps en temps, une voiture luxueuse dépose à la tour des gens riches et élégants, dont beaucoup de femmes qui y disparaissent sans en ressortir jamais. Dans un bâtiment proche vivent quelques personnages, dont Geme, qui prend soudain conscience de l'existence de la tour (ce qui n'est pas très logique en soi, mais pas grand-chose ne l'est dans cette histoire) et veut coûte que coûte y pénétrer. Un autre personnage pratique la vivisection dans un



immeuble voisin et viendra quelque peu brouiller les cartes de cette nébuleuse histoire. Par moments, on se croirait dans un film de Jean-Pierre Jeunet, ou tout simplement dans un rêve un peu kafkaïen agrémenté d'une touche de mystère slave ! Le roman flirte avec le fantastique, mais la brièveté même du récit laisse trop de choses en suspens ; il amène presque inévitablement vers un cul-de-sac un lecteur interloqué, qui se demande s'il a bien tout saisi (en supposant qu'il y ait quelque chose à comprendre) ou s'il s'est fait avoir par un écrivain habile, un peu machiavélique, amateur de puzzles, bon transcrit de rêves. Tout ça est quand même très bien écrit, avec poésie et talent, et mérite qu'on s'y intéresse, ne serait-ce que pour en sortir perplexe, comme moi...

Norbert Spehner

UN PARFUM DE CÈDRE

Ann-Marie MacDonald
Flammarion Québec,
Montréal, 1999,
575 p. ; 29,95 \$

C'est à l'île du Cap-Breton, au début du siècle, que grandiront les filles de James Piper et de Materia Mahmoud, jeune adolescente libanaise promise à l'âge de quatre ans à un dentiste de son pays. Mais le plan de vie de Materia, tracé par des parents aux conceptions traditionnelles, bifurque le 17 février 1898 alors qu'elle quitte le foyer pour rejoindre James, le jeune accordeur de piano, qui l'emmène à Irish

Cove. Du mariage de James et Materia naîtront quatre filles. *Un parfum de cèdre* raconte l'histoire de cette famille singulière qui traverse une vie marquée par la guerre et par une grève des mines de charbon, et dont le destin se donne à comprendre à partir de l'amour excessif du père pour Kathleen, la fille aînée.

L'histoire se construit d'abord autour de celle-ci, qui a devant elle une brillante carrière de chanteuse d'opéra, puis prend un tour particulier avec son retour précipité de New York. À travers les réminiscences de la scandaleuse Frances, « un mètre cinquante, plate comme une planche à repasser, fine comme une baguette », celle qui dit à la petite Lily : « Le diable, c'est moi », finissent par émerger les secrets qui expliquent comment se sont formées les personnalités précaires des trois sœurs, fort différentes l'une de l'autre. C'est avec beaucoup de sensibilité et un doigté particulier que l'auteure décrit peu à peu cette famille qui se craquelle sous nos yeux comme une fine porcelaine.

Ann-Marie MacDonald, dans ce récit très bien ficelé, crée avant tout une atmosphère dans laquelle évoluent des personnages attachants. Le monde de l'enfance, avec son imaginaire fertile peuplé de farfadets et de fantômes, est habilement évoqué et concourt à établir un climat de doute et d'inquiétude qui constitue la principale qualité du roman.

Sylvie Trottier

AMOUREUSES
Pierre Chatillon
Écrits des Forges,
Trois-Rivières, 1999,
153 p. ; 20 \$

C'est par la fin de ce recueil que ceux et celles qui ne connaissent pas l'œuvre de Pierre Chatillon pourraient commencer. « Hommage à mon maître » dit en effet tout ce qui compte pour le lire. Ce seigneur, c'est le lac Saint-Pierre, lieu physique d'émergence d'un dire parfois de fer comme une lance, parfois de rêves de

douceur tenace enveloppant dans un bouquet d'étamines tendues les amants des ondes et des mondes. Couplé à l'eau, le soleil, « symbole de l'Absolu », Roi de sa puissance aveuglante et réchauffante, accepte de se laisser saisir un moment par le poème. Réunissant des poèmes d'amour écrits sur une période de quarante ans (de 1958 à 1998), l'anthologie de Pierre Chatillon assume ainsi clairement la Nature dans son horizon à la fois cosmique et humain. Les éléments s'imposent sans paralyser la voix ou bloquer les libations. Un dépouillement que je nommerais l'honnêteté du désir. Homme, je respecte celui pour qui la vue d'une nymphe élabore chacune des fibres.

Après trois courtes sections où le poète esquisse, comme humblement replié dans ce qu'il appelle le « château fort du feu », des mouvements oscillant entre l'évanescence et la gravité, un foyer de lumière surgit d'entre les femmes, les chairs, des nudités gracieuses et denses. Des anges s'élèvent, tordant les glaces de l'inconscience, luttant contre le froid de la mort blanche. Bouches, lèvres et cuisses, vulves et phallus se rencontrent au détour d'une sensualité délicate et d'un érotisme qui éclôt par la fraîcheur de la parole. Sans romantisme aucun, je ne peux pas ne pas penser à Éluard ou, écoutant la voix qui parle, au faune de Rimbaud, guettant entre les feuilles la rivière rose du sang. Passion simple des corps. L'amoureuse s'offre multiple : elle est tout aussi bien brume d'automne que jour de mai, fille aux yeux verts que femme aux yeux noirs, toujours cependant feuille tatouée dont la force vient de ce qu'elle peut « nier l'hiver », cercueil d'oubli crevé par le rire et le plaisir et la joie d'énoncer l'alliance : « de long en large sur les murs de l'univers / j'écris AMOUR AMOUR AMOUR ». Se noyer sans se perdre tout en jouissant de la présence drue et éclatante des ailes de papillon, voilà l'acte auquel invite Pierre Chatillon.

Michel Peterson

Nil
éditions

Axel Kahn

Et l'Homme dans tout ça ?

Plaidoyer pour un
humanisme moderne



**Et l'homme
dans tout ça ?**

Axel Kahn ouvre un débat majeur sur le devenir de l'Homme. Les biotechnologies, le clonage humain, les essais sur l'être humain, toutes ces avancées de la science conjuguées aux forces du marché ne constituent-elles pas une menace pour l'humanité ?

« Un livre solide et courageux. »
Le Monde